

**Zeitschrift:** Revue historique vaudoise  
**Herausgeber:** Société vaudoise d'histoire et d'archéologie  
**Band:** 36 (1928)  
**Heft:** 8-9

**Artikel:** Le Cocteur Tissot et ses amis  
**Autor:** Sévery, William de  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-28479>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 03.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# LE DOCTEUR TISSOT ET SES AMIS

Communication faite par Madame William de Sévery.

---

Mesdames, Messieurs,

Vous venez d'entendre l'exposé éloquent et raisonné<sup>1</sup> de ce qu'a été le Docteur Tissot comme médecin et praticien et puisque c'est à nous qu'a été réservé l'honneur de parler des nombreux amis et des relations mondaines qu'avait su grouper autour de lui l'éminent médecin, nous essayerons de nous acquitter de notre mieux de cette tâche délicate et vous voudrez bien nous pardonner s'il nous arrive de tracer à nouveau des particularités déjà connues de son existence.

Dans les lettres que nous possédons de lui, adressées à ses amis et clients, Tissot leur témoigne invariablement un intérêt sincère et qui n'a rien de banal.<sup>2</sup> On a dit souvent que le médecin a supplanté de nos jours le confesseur, et ce que nous savons de Tissot ne peut que confirmer cet adage. Sous l'empire de la maladie, les femmes deviennent facilement communicatives et aiment à confier à leur médecin leurs peines morales. La comtesse Golowkin, dont nous avons parlé dans un petit volume récemment publié<sup>3</sup>, en est un exemple frappant et la patience de Tissot, toujours très occupé, fut mise par elle à une rude épreuve. Du reste, le

<sup>1</sup> Par M. le Dr André Guisan.

<sup>2</sup> Nous les donnerons ci-après, sans nous préoccuper de leur ordre chronologique.

<sup>3</sup> *Le comte et la comtesse Golowkin et le médecin Tissot.*

comte et la comtesse Golowkin, avec lesquels il était très lié, surtout au début de sa carrière, lui adressaient des lettres interminables auxquelles il répondait exactement, donnant à la fois des directions médicales et des préceptes de bonne entente entre époux.

Ajoutons qu'à un moment donné, il fut aussi appelé à soigner une dame de Moncamp qui s'était implantée dans leur ménage et que le comte s'excusait de retenir à son foyer, en célébrant ses vertus et sa distinction. Sur ce dernier point, une lettre d'elle, dont la Bibliothèque universitaire de Genève a bien voulu nous adresser un fac-similé, depuis la parution de notre volume, ne nous paraît pas concluante.

Comme on le verra, son style et son orthographe laissent fort à désirer dans leur brièveté.

Nous la reproduisons telle quelle :

« M<sup>me</sup> de Moncamp a l'honneur de faire mille remerciements à M. Tissot. Son départ précipité la prive de lui dire de vive voix combien elle a été sensible aux soins au quels elle doit sa guérison. Si M. Tissot interprète la reconnaissance de M<sup>me</sup> de Moncamp aussi vive qu'elle la conservera toute sa vie, ce sera un équivalent à l'impossibilité où elle se trouve de le faire, comme elle l'aurais désiré. Les événements dominant ma volonté, il ne me reste plus que le tribut d'un cœur dont la sensibilité... je ne puis achever, les chevaux à ma voiture, un cocher furieux de mon délai, me fon finir avec tous les sentiments d'estime... »

Nous citerons encore une des lettres adressées par M. Tissot au comte Golowkin ; datée du 13 septembre 1764<sup>1</sup>, elle est écrite dans le style un peu cérémonieux propre au XVIII<sup>me</sup> siècle :

<sup>1</sup> *Le comte et la comtesse Golowkin et le médecin Tissot.*

« Si j'ai eu le bonheur, Monsieur, de vous être de la plus petite utilité, c'est le plaisir le plus vrai que je puisse goûter, et que vous pouviez cependant augmenter, en voulant bien croire que vous ne m'en aviez aucune obligation. — J'aurai l'honneur de prendre congé de vous, chez vous, si vous y êtes sans vous absenter jusqu'à lundi matin, Ce dernier jour sera l'un des plus tristes de ma vie. Je vous suis attaché, permettez-moi de vous dire, et à M<sup>me</sup> la Comtesse, plus que vous ne le croirez jamais. Les liaisons que vous avez bien voulu soutenir avec moi, ont fait mon bonheur depuis deux ans, et j'ai tout lieu de craindre, Monsieur, que vous ne l'emportiez pour plus longtemps que vous ne le dites, et peut-être que vous ne le pensez. Il me restera une consolation d'amour-propre, je me dirai tous les jours que j'ai aimé plus que personne les gens les plus dignes de l'être ; vous pourriez m'en donner une autre à laquelle je serais infiniment sensible en me permettant de vous demander quelquefois de vos nouvelles.

» J'offre l'assurance de mon respect à Madame, j'embrasse le cher Georges<sup>1</sup> et j'ai l'honneur d'être avec tous les sentiments que je vous ai voués pour ma vie, Votre très humble et très obéissant serviteur

TISSOT . »

Nous constatons, en passant, que ce bon D<sup>r</sup> Tissot, prodiguait les mêmes protestations d'amitié à la plupart de ses clients. Le temps ne lui manquait jamais pour s'occuper de ses nombreuses connaissances. On peut aussi relever le fait que bien que toujours entouré de belles clientes, et comblé de continuelles flatteries, Tissot ne donna jamais de prise à la médisance, et sut, par là, conserver son indépendance et toute son autorité.

<sup>1</sup> Le jeune Golowkin.

Ceci dit, nous désirons faire voir par la lecture de quelques-unes de ses lettres, à quel point les sentiments affectifs étaient développés chez lui et combien peu sa longue pratique médicale avait cuirassé son cœur.

Dans son *Journal*, une comtesse d'Erlach née d'Effinger, qui séjourna avec sa famille pendant l'hiver de 1796 dans l'immeuble Levade, à la Cité, raconte que le Dr Tissot, malgré ses occupations, passait constamment ses soirées chez elle, l'ayant prise en amitié.

En dehors de ses devoirs professionnels, le Dr Tissot trouvait encore le temps d'accepter des occupations accessoires. En 1766, il fit partie du Cercle de la rue de Bourg et, étant un de ses directeurs, il rédigeait les comptes rendus des séances de ce club aristocratique<sup>1</sup>. Plus tard et pendant bien des années, il fut membre du conseil des Deux-Cents, comme représentant de la Palud.

L'admiration et l'engouement général en faveur de Tissot n'allaient cependant pas sans quelques revers de médailles, et, de tout temps, il a fallu compter avec ceux qui exigent une intervention heureuse de leur médecin, quand bien même la maladie traitée est sans remède. A ce titre, une lettre que M. le duc de Guines<sup>2</sup> écrivit à M. de Sévery, après la mort de sa femme, peut être invoquée. Elle est datée de Cologne, 15 mars 1792, mais, vu sa longueur, nous ne voulons que la résumer.

Après quelques lignes consacrées aux qualités morales de la duchesse défunte et aux regrets profonds qu'elle laisse à son mari, celui-ci explique qu'elle est morte d'un polype, que ce polype existait, paraît-il, depuis trois mois environ, à l'époque où M. Tissot a voulu que des vésicatoires, qui fai-

<sup>1</sup> *Revue historique vaudoise*, 1914.

<sup>2</sup> *Vie de société au XVIII<sup>me</sup> siècle*, t. II.

saient un effet considérable aux jambes fussent fermés sans purgation et où il la pressait à continuer ce traitement. Ce fut cause que l'humeur a reflué dans le sang et a causé une fièvre bilieuse, puis une fièvre putride. Elle a toutefois été guérie de l'une et de l'autre et on ne lui a trouvé d'autre cause de mal que cet affreux polype, effet de ce cruel système.

« Je n'ai pas encore trouvé un seul médecin qui, lisant les lettres de M. Tissot et le procès-verbal de l'ouverture (autopsie) n'ait frémi d'un tel traitement, etc. »

Le duc ajoute que la malheureuse victime d'une confiance exclusive en Tissot, n'a voulu voir aucun autre médecin, le réclamant sans cesse, et que la voyant mourir, on lui a administré les sacrements, alors qu'elle croyait ne faire que ses Pâques et que c'est miracle qu'il ait pu arriver là à temps pour recevoir le dernier soupir de sa femme. Elle mourut à Mannheim.

La lettre du duc, que sans doute son destinataire n'aura pas communiquée au Dr Tissot, s'achève par des reproches véhéments et peut-être, dans une certaine mesure, justifiés.

« M. Tissot a prétendu que ses lettres se sont perdues, mais c'est difficile à croire. Jugez, Monsieur, si je suis assez malheureux, moi, sans qui elle n'eut jamais connu Tissot, qui ai été le premier mobile de la funeste confiance qu'elle a prise en lui, confiance qui a détruit sa vie et celle de tout ce qui s'y intéressait ! L'erreur peut se pardonner, mais les procédés ne peuvent l'excuser jamais. Si vous lisiez les lettres que pendant le mois de février elle m'écrivait à Cologne et où elle répétait sans cesse : « M. Tissot me néglige... Je ne sais quel parti prendre. M. Tissot est pour moi bien cruel... Voilà ce qu'on y trouve répété à chaque page, et ce qu'on ferait imprimer dans les journaux de

l'univers si la vengeance était un remède qui pût reproduire ce qu'on a perdu pour jamais. »

Le duc de Guines fut ambassadeur de France à Berlin et Londres en 1773, il habita Lausanne pendant la période révolutionnaire et passait pour un des hommes les plus spirituels et les plus aimables de l'ancienne cour.

Il arrivait aussi à Tissot d'avoir des malades un peu étranges à soigner. A titre d'exemple, nous donnerons copie d'une lettre que M. de Sévery, fils, écrivait à sa mère relative à un M. Vernède, originaire d'Amsterdam<sup>1</sup> :

« Vernède a perdu la tête, mande l'écrivain, on lui donna l'autre jour dans une société une tasse de thé ; il la mit sur sa tête, puis sur son nez, puis finit par la boire : on appela vite Tissot qui dit qu'il s'agissait d'un embarras d'estomac, et ordonna un remède. On l'apporta. Vernède le sent, il lui déplait, et il en arrose Tissot de la tête aux pieds. On fut obligé de le laver. »

Parmi les clientes les plus attachées au Dr Tissot, nous citerons l'aimable *Louise de Corcelles*, dont la santé délicate nécessitait les soins assidus du médecin lausannois.

Ses lettres le mentionnent souvent, et de son petit manoir du Jorat, elle écrit à son amie Catherine de Sévery<sup>2</sup> :

« Savez-vous, ma très aimable amie, où je reçus votre dernière lettre ? Au fond de mon lit, croyant passer le Styx et ne plus vous revoir ; il est de fait que pendant cinq grandes heures, je fus entre la vie et la mort. Et de quoi dites-

<sup>1</sup> Vernède était l'ami intime du pasteur et professeur D. Levade, avec lequel il vécut plusieurs années dans la maison voisine du portail de la Cathédrale. C'est pour lui que fut construit le curieux pavillon qui existe encore au haut des Escaliers du Marché. Vernède faisait partie du Comité directeur du Séminaire protestant français de Lausanne. (*Vie de Société*, t. I, p. 148.)

<sup>2</sup> 4 octobre 1771.

vous ? Oh ! certes, ni moi, ni M. Tissot, n'en savons rien, mais enfin me voilà *rapetassée*, et qui plus est juchée au Jurat (sic) d'où nous *dégringolerons* pour aller baptiser cet enfant que vous avez autant fait que sa mère <sup>1</sup> !... »

Dans une autre lettre à la même correspondante, *M<sup>me</sup> de Corcelles* s'exprime ainsi :

« M. Tissot va tous les jours voir *M<sup>me</sup> de Champagne*, et l'autre jour, il m'en parla avec tant d'intérêt, en me la recommandant, et me priant d'aller souvent lui tenir compagnie, que cette bonté de sa part me fit venir les larmes aux yeux. Notre ami est très peu des nôtres, on dit qu'il travaille dans son cabinet, et qu'il paraîtra bientôt un livre de lui. J'avoue que j'aime mieux qu'il donne sur nous la préférence à l'étude, qu'à la *Signora Galigai* <sup>2</sup>, car lorsqu'il nous quitte pour le Chesne, j'avoue que je me sens une petite colère dans le fond du cœur, que je ne puis vaincre. »

Ces sentiments de jalousie étaient partagés également par une autre de ses clientes, *M<sup>lle</sup> Sabine de Cerjat* <sup>3</sup>, qui, elle aussi, professait un véritable culte pour le *D<sup>r</sup> Tissot*. Dans une lettre à *M<sup>me</sup> de Sévery*, elle écrit :

« Un Anglais *Walpole*, mandait l'autre jour à *Tornes* (?) que la mode à présent chez les femmes à Paris, était de feindre une maladie pour avoir *Tissot* ; ce n'est pas une plaisanterie. Dieu sait si *Tissot* y résistera ! »

A l'occasion d'un prochain départ de celui-ci, elle s'exprime de cette façon :

<sup>1</sup> Le fils des de Saussure de Saint-Cierge à la naissance duquel *M<sup>me</sup> de Sévery* avait présidé.

<sup>2</sup> Nous n'avons pu identifier cette personne.

<sup>3</sup> Un des nombreux enfants de *Jean-François-Maximilien de Cerjat de Bressonnaz*, † 1802, qui avait épousé une Anglaise : *M<sup>lle</sup> Stample*.

« Cela aurait été une grande douceur pour moi, ma chère amie, que de vous écrire à l'heure où Tissot me *terrassa*, en m'annonçant son départ. Comme il m'avait recommandé le secret, puisqu'il voulait vous l'annoncer lui-même, je préférerais ne point vous écrire ; il m'aurait été impossible de traiter avec vous un autre sujet. Je ne me fais pas encore à cet événement. Perdre à la fois un honnête homme, désintéressé, discret, plein de délicatesse, ami vrai et chaud. Voilà, ma chère, ce que je regrette et ce qu'on ne peut trop apprécier, dans le moment où nous vivons. Je mets de côté son art et l'agrément qu'il peut mettre dans le commerce de la vie. Cet homme, à qui on pouvait dire une pauvreté, une bêtise, et confier le secret le plus profond, comme la peine la plus légère, avec la certitude que tout était bien reçu et enterré dans le plus grand secret ; quand je me dis tout cela, j'éprouve *une peine qui me tue*. Rien ne peut le remplacer. Ainsi va la vie ; il y a une année, ce départ n'aurait pas fait la même impression sur moi, mais diverses circonstances m'ont appris à le connaître à fond et à apprécier par moi-même tout ce qu'il vaut. »

Vers 1773, la renommée de Tissot, et les agréments d'une société aimable, attirèrent à Lausanne *l'évêque de Noyon*, de la Maison de Narbonne, frère du Maréchal de Broglie<sup>1</sup>, que précédait une réputation de grande bonté.

Il s'y lia avec M. et M<sup>me</sup> de Sévery, et leur adressa à plusieurs reprises des lettres aimables dont nous extrairons quelques passages concernant l'éminent médecin lausannois.

Après un premier séjour à Lausanne, l'évêque écrit de Paris (11 janvier 1774) à M<sup>me</sup> de Sévery. Il s'excuse de n'avoir pas donné plus souvent de ses nouvelles et se plaint de sa santé en attendant une lettre de Tissot. La maladie de

<sup>1</sup> Un des généraux de la Guerre de Sept ans.

ce dernier lui a donné bien de l'inquiétude, « car il est impossible de ne pas l'aimer quand on le connaît et quand on est sûr d'avoir son amitié ; joignez à cet intérêt de cœur celui de sa santé, et vous jugerez, Madame, combien j'ai dû être inquiet de savoir notre ami aussi malade qu'il l'a été. »

Une lettre d'Aix (3 septembre 1774) à la même lui fait part des projets de l'évêque :

« Sans des ordres ultérieurs de M. Tissot, je compte quitter ce lieu le 12 septembre pour être rendu le mercredi à Lausanne. S'il veut ici un plus long séjour, je lui obéirai, cependant à regret. Je n'éprouve pas assez de soulagement pour en espérer ma guérison, mais il faut qu'un malade ne raisonne pas et qu'il ait peu de volonté. Vous voyez, Madame, que j'ai de grands et beaux principes, ils coûtent bien moins à suivre quand c'est à M. Tissot qu'on sacrifie la liberté ! »

Dans une lettre subséquente (Paris, déc. 1775), Mgr l'évêque de Noyon donne de ses nouvelles à ses amis de Lausanne :

« Je sors, dit-il, pour me dissiper, autant qu'il m'est possible, mais j'ai les jambes d'une faiblesse si grande, qu'il me faut un bras et une canne pour pouvoir marcher. Les eaux d'Aix m'ont mis cette année dans cet état fâcheux. J'espère que M. Tissot m'en tirera et me remettra au moins au point où j'étais quand je me suis séparé de vous, ce sera le travail du printemps, peut-être ordonnera-t-il de nouveau les eaux d'Aix, et, dans ce cas, j'aurai sûrement le plaisir de vous voir. † l'Ev. DE NOYON ».

Comme on le voit, on demandait volontiers à Tissot le possible et l'impossible !

Dans une lettre du Dr Tissot à M<sup>me</sup> de Sévery, celui-ci parle d'Angélica Kaufmann, l'artiste qui fit le portrait acquis tout récemment pour notre Musée de peinture :

« En arrivant de Naples, mon neveu et moi, nous avons revu Rome avec un nouveau plaisir. Nous y avons retrouvé Madame Kaufmann, que nous avons vue l'année dernière à Venise. C'est non seulement la première artiste de l'Europe en son genre, mais c'est encore une femme extrêmement intéressante par le naturel de son esprit, la justesse de son goût et l'amabilité de son caractère. »

Il est à présumer que c'est à ce moment qu'elle peignit Tissot, encore qu'il ne le dise pas <sup>1</sup>.

Il se peut que d'autres personnes que M<sup>me</sup> de Sévery aient été les correspondants réguliers de Tissot ; celle-ci, du moins, a eu le mérite de conserver les lettres que lui adressait l'illustre médecin, et c'est dans ce dossier que nous puiserons encore quelques détails inédits ou déjà publiés :

« Vous êtes totalement perdue pour Lausanne, Madame, mais vos amis ne veulent pas que vous le soyez pour eux, et puisque vous ne venez point ici, il faut qu'ils aillent à Sévery. J'ai besoin de vous voir, et j'espère d'avoir ce plaisir mardi ou jeudi. Si vous ne me marquez point, « ne venez pas », je serai sûr de vous trouver et j'irai sûrement. J'ai eu hier M<sup>me</sup> Portalès-de Luze <sup>2</sup> qui a bien envie d'aller un jour dîner avec vous, mais qui ne sait pas bien encore si elle pourra arranger cette course. Je la trouve un peu mieux toutes les fois que je la vois. Nous avons ici une au-

<sup>1</sup> *Vie de société*, t. II, p. 195.

<sup>2</sup> Femme du riche négociant Portalès ou Pourtalès.

« Mesdames de Pourtalès et Du Peyrou, nous dit Philippe Godet, éblouissaient par un faste inaccoutumé une société qui avait le goût du plaisir plus encore que les moyens de le satisfaire. Elle rivalisaient d'hospitalité, surtout envers les étrangers de marque. » (Ph. Godet, *Mme de Charrière et ses amis*, t. I, p. 213.)

tre femme bien malade, mais bien intéressante, c'est *M<sup>me</sup> d'Ortaffa* (?), qui, sûrement, vous aurait fait grand plaisir, si elle était restée ici, mais elle repart dans dix ou douze jours. On est très bien dans la maison<sup>1</sup> Bressonnaz ; j'espère que je vous trouverai bien aussi et que le plaisir d'être avec vous, ne sera point empoisonné par le chagrin de vous voir souffrante. Dites mille choses à M. de Sévery, et soyez persuadée qu'on ne peut rien ajouter à tous mes sentiments. J'embrasse Wilhelm et la chère Angletine. »

En se rendant à Pavie, Tissot et son neveu s'arrêtent à Turin, après avoir passé le Mont-Cenis, et de cette capitale, notre médecin écrit à *M<sup>me</sup> de Sévery* :

Turin, samedi 20

(novembre 1781)

« J'avais trop présent le souvenir de ce que j'éprouvai à Sévery, Madame, pour vous faire des adieux à Mex ; ils auraient été plus pénibles encore, et je sens bien qu'on ne s'habitue point à être séparé de ses vrais amis ; on remplace tous les plaisirs parce qu'il y en a partout, mais les charmes d'une amitié fondée sur la confiance la plus entière, ne se retrouvent point et c'est malheureusement le sentiment seul qui fait le vrai bonheur. J'ai trouvé des agréments partout, on me comble ici de caresses ; à chaque pas que je fais vers Milan et Pavie, je trouve de nouveaux témoignages de l'empressement avec lequel on m'y attend et du plaisir que l'on se fait de m'en rendre le séjour agréable, j'y trouverai au delà sans doute de ce que je devais espérer, mais vous et quelques autres, vous n'y serez point, et vous savez quel vide ce sera. Ecrire aux personnes que je voudrais avoir sera partout mon plaisir et j'aime à penser qu'elles en trouveront à me dédommager un peu par leurs lettres de ce que

<sup>1</sup> C'est-à-dire la famille.

leur absence coûte à mon cœur. — Les voyages sont assurément le plus grand sacrifice que je pusse faire à mon ami, mais j'ai la satisfaction de m'assurer tous les jours davantage que ce ne sera pas un sacrifice perdu. Les bontés qu'il trouve partout, loin de le gêner, l'animent et j'en suis par là même plus reconnaissant. Nous avons été singulièrement favorisés par le temps pour notre voyage, le plus beau ciel, ni boue, ni neige, ni torrents, la plaine du Mont-Cenis était un gazon charmant, et s'il a fallu un vrai courage à Annibal pour le franchir tel qu'il était il y a deux mille ans, il y aurait réellement une grande pusillanimité à le craindre tel qu'il est aujourd'hui : je crois que peu de gens l'ont passé plus gaiement que nous ; mon ami qui ne savait point encore ce que c'est que d'avoir une tête de mulet à conduire en voulut un et bientôt après aurait voulu s'en défaire, mais cela n'était plus possible et nous rîmes de l'opiniâtreté qui rarement amuse. Pour moi, j'avais pris six porteurs parce que c'est le nombre que la loi assigne à ceux qui ne sont ni de grosse corpulence, ni de petite stature ; mes brancarts, ma caisse, mes roues, mes malles avaient chacun leur train, et je riais de voir la montagne couverte d'hommes, de mulets, de chevaux pour le passage de deux hommes très bons marcheurs. Vous pouvez croire que mes porteurs m'entretenaient plus qu'ils ne me portèrent, de temps en temps cependant, je voulais m'asseoir un moment dans mon petit fauteuil et j'étais assez heureux à imaginer un sophisme pour me prouver qu'il y a des circonstances dans lesquelles un homme peut se faire porter par un autre, mais bientôt l'effort que j'apercevais derrière ou devant moi me développait le faible de mon argument. Je me retrouvais sur mes pieds et c'est ainsi que j'arrivais à la *Novalèse*, premier village du Piémont, où l'on trouve déjà la fertilité et l'air d'aisance. Vous jugerez que ce village et celui de Lanslebourg doivent

être riches quand vous saurez que mon passage me coûta deux louis et demi et qu'un jour aidant l'autre, on peut évaluer au moins à cinq louis ce que les voyageurs y laissent. Nous avons déjà vu une partie de Turin ; l'ensemble en est superbe et les détails charmants. Je vois par moi-même qu'en architecture, peinture et musique, c'est ici qu'il faut chercher le vrai goût. Je n'ai que le temps de cacheter. Adieu, Madame, mille choses à M. de Sévery. Je suis et serai toujours le même. »

« Pavie, samedi 8 . . . : 7 heures.

Je me faisais une fête, Madame, de répondre à loisir à vos deux excellentes lettres qui m'ont fait tant de plaisir, mais la nécessité de partir pour Turin ne m'en laisse pas le temps. Demandé il y a trois jours par la princesse de Carignan<sup>1</sup>, je refusai pour de très bonnes raisons. Cette nuit, M. le comte Wilczek m'a envoyé une lettre du comte de Peron, premier ministre à Turin, qui me demande ce voyage de la part du roi et S. A. R. l'archiduc me fait dire par M. de Wilczek qu'il désire que je ne refuse pas, ainsi il était impossible de ne pas partir et ce sera vraisemblablement une absence de sept ou huit jours ; elle m'empêchera d'avoir lundi matin mes lettres de Lausanne et jamais je ne les attendrai avec autant d'impatience et de crainte.

Adieu, Madame, je vous quitte bien malgré moi. »

Cette lettre devrait précéder celles écrites de Pavie. (Voir la note 2 à la page 1.)

En 1771, Tissot était venu à Spa pour raffermir sa santé très éprouvée par une grave maladie. Il mande ce qui suit :

<sup>1</sup> La princesse de Savoie-Carignan vint à Lausanne en 1774 et se rencontra près de Saint-Sulpice avec sa mère la comtesse de Brionne. (*Vie de société*, t. I, p. 241 - 242.)

« A M<sup>me</sup> de Sévery (Spa, 28 juin 1771).

« J'éprouvais en sortant de chez vous, Madame, combien il est douloureux de quitter des personnes auxquelles on est attaché par l'estime la plus parfaite, la confiance la plus entière, l'amitié la plus tendre, et j'éprouve chaque jour, que rien ne peut remplir ce vide ; il faudrait vous retrouver quelque part, et vous n'êtes qu'à Lausanne ; jugez de mon empressement à y retourner, du plaisir avec lequel je vois approcher le moment où j'y rentrerai et de celui que j'ai en pensant que ce moment ne sera pas absolument indifférent aux amis dont la société y fera le charme de ma vie.

Mon cher Marc doit être allé vous donner des nouvelles de ma santé ; j'aime à vous répéter moi-même qu'elle continue à être meilleure et, quoique vous m'eussiez défendu d'écrire, j'espère que vous me pardonnerez cette lettre, elle ne me fatiguera sûrement pas et elle m'était nécessaire. Je mange beaucoup plus que je ne faisais et je n'ai ni vomissements, ni douleurs ; tout le monde me trouve mieux qu'en arrivant et M. d'Eyverdun<sup>1</sup> qui est ici depuis deux jours allant à Leipsig avec Mr Stanhope m'a trouvé beaucoup mieux qu'il ne m'avait vu à Lausanne, la veille de mon départ. Je crois même que j'aurais engraisé mais il fait des chaleurs qui fondent tout le monde.

Spa est une habitation anglaise où les autres nations sont tolérées et dont les plaisirs me paraissent avoir été exagérés par ceux qui en ont fait les Champs Elysées de l'Europe. De longs dîners, des redoutes qui sont pendant quelques heures ce que les journées de Lausanne sont pendant qu'on s'assemble (?), des bals nombreux où personne ne danse et un spectacle détestable où l'on ne va plus, voilà les ressources de ce bourg fameux. On y est d'ailleurs assez bien logé et très bien nourri.

TISSOT.

<sup>1</sup> L'ami de Gibbon.

Il me serait impossible d'écrire à toutes les personnes auxquelles je suis attaché et dont l'amitié m'est chère. Si celles avec qui vous vivez ordinairement sont à Lausanne, veuillez bien rappeler à leur souvenir un voyageur auquel elles ont la bonté de s'intéresser et leur offrir ses hommages les plus empressés. »

Sauf erreur, c'est en 1779 que Tissot se rendit à Paris, donc avant Pavie.

Dans les lignes suivantes, Tissot annonce à M<sup>me</sup> de Sévery que son neveu et lui viennent d'arriver à Paris, mais que ce n'est qu'à Lausanne qu'il sera vraiment heureux.

« *Paris*, vendredi 22 octobre (1779),  
à 6 heures du soir.

Mille fois bien obligé, Madame, de votre excellent billet. Je ne puis pas vous dire tout le bien qu'il me fit ; il ne pouvait rien ajouter à la certitude que j'ai de votre amitié, mais il est si doux d'entendre les expressions de ce sentiment et les vôtres portèrent un baume dans mon cœur qui en avait le plus grand besoin ; continuez-moi des sentiments aussi essentiels à mon bonheur, et croyez que ceux qui m'attachent si tendrement à vous sont fort au-dessus de toutes les circonstances qui en altèrent tant d'autres et qu'ici, comme partout ailleurs, je suis à jamais l'ami sur lequel vous pouvez compter dans tous les temps et dans toutes les circonstances. Il y a une heure et demie que nous sommes arrivés par ce vilain quartier du faubourg St-Marceau, que Cunégonde prit pour un village de Westphalie, et qui m'a d'abord présenté la ville de bruit, de boue, de fumée de M. Rousseau. Bientôt, un quai superbe en face du Louvre, le Pont-Neuf et la statue d'Henri IV, le Pont-royal, des hôtels magnifiques, un appartement charmant m'ont persuadé que

ces villages n'abondaient pas sur les bords du Weser, mais quelque beau qu'il soit, quelque agrément que je puisse y trouver, je réitère ici avec bien du plaisir l'engagement sacré que je pris en vous quittant, de rejoindre le plus tôt possible tout ce que je laisse de cher à Lausanne. Croyez, et ayez quelque plaisir à le croire, que ce n'est que là que tout ira bien pour moi. Mille choses les plus vraies et les plus tendres à mon cher M. de Sévery et à vos enfants.

Adieu, Madame, quel plaisir j'aurais si je pouvais vous être bon ici à quelque chose. »

Dans une missive datée de Paris le 5 juin, le Dr Tissot mande encore à M<sup>me</sup> de Sévery, au sujet d'une dame d'Ortaffa, déjà mentionnée :

« Je vois avec chagrin que la société de Lausanne s'avilit singulièrement ; M<sup>me</sup> d'Ortaffa voulait faire dire des messes, pour la conversion de M<sup>me</sup> Necker et la mienne. Je suis tenté d'en faire dire pour le rétablissement d'un bon esprit de la société (à Lausanne). Malheureusement, le changement de caractère est encore plus difficile à obtenir que celui d'opinion et il y a telle méchanceté qui ne finira non plus que mon huguenotisme. »

Dans une autre lettre également de Paris, datée de 1795 (?), il mande encore : « Il parut à l'époque du Refuge, un petit ouvrage intitulé « Les Soupirs de la France ». Quelle comparaison entre sa situation à cette époque, et sa situation actuelle et quelle différence dans les résultats ; les malheurs de la Révocation firent prospérer toute l'Europe ! ceux de la Révolution la déchirent. »

On sait que Tissot n'était guère partisan des idées nouvelles, encore que très libéral dans son for intérieur.

« 1<sup>er</sup> décembre 1781 (de *Lausanne* (?),

Mes vrais amis, Madame, ne doivent point être surpris de ce qu'au milieu d'occupations multiples, je trouve le temps de leur écrire. Je suis comme tout le monde, j'ai toujours du temps pour mes plaisirs, et c'est avec eux seuls, que je puis jouir de ceux qui font véritablement plaisir et qui supposent cet attachement tendre, cette confiance entière que si peu de gens ont su m'inspirer, que vous m'avez fait éprouver dans les premiers moments où j'ai eu le bonheur de vous connaître et que chaque jour a resserrés. Je suis bien touché des inquiétudes de votre amitié sur la longueur et un peu sur les motifs de mon voyage. Il n'y en a qu'un, le plus grand bien et le plus grand agrément de mon neveu. J'ai pour lui l'attachement du plus tendre père, mon bonheur dépend par là-même du sien, et le sien de son éducation ; le bonheur dont il jouit quand il est avec moi, me déterminèrent ; sans lui, je ne serais de ma vie allé à Paris, je ne serais jamais ressorti de Lausanne ; j'y trouve quelques amis selon mon cœur, de bons procédés, tant du public que des particuliers, une confiance plus générale peut-être qu'on ne l'a jamais vue ; je serais bien ridicule si je désirais mieux. »

Plus loin, Tissot marque à sa correspondante :

« C'est être trop longtemps, Madame, sans aucune de vos nouvelles ; vous me faites regretter Paris et Pavie. J'y étais beaucoup plus heureux et vous me forcerez à m'expatrier de nouveau s'il faut être à cent lieues pour avoir le plaisir de recevoir de vos lettres. Vous devez savoir tout celui qu'elles font et il sera constamment le même. »

Et encore : « Oh ! Madame, combien vous me manquez et à quel de vos amis ne manquez-vous pas ? Les gens qu'on ne peut remplacer sont des connaissances bien fâcheuses ;

je crois que le parti le plus sage serait de ne se lier qu'avec des personnes *médiocres* : si l'une s'éloigne cent autres vous en dédommagent, les femmes supérieures sont si rares, il faudrait ou ne point les connaître ou ne point les quitter. »

Nous pourrions allonger encore cette liste et multiplier les témoignages d'amitié et d'affection donnés par Tissot à ses clients et à ses amis, mais nous en avons assez dit pour montrer la beauté de son caractère et la bonté de son cœur.

Puisse notre modeste part à cette cérémonie avoir contribué à faire mettre la mémoire de l'éminent médecin à la place honorable qui lui revient !

*Note.* — Jean-Marc-Samuel-Louis D'Apples (1760-1840) (fils du ministre Jean-Samuel), le neveu affectionné de Tissot pratiqua son art à Lausanne, où il fit partie du *Collège de médecine*. Il a publié les *Instructions pour les personnes qui gardent les malades* (chez Henri Pott, 1788).

De son mariage avec M<sup>lle</sup> Gaulis naquirent huit enfants, au nombre desquels le ministre D'Apples-de Molin, père de feu le colonel Charles D'Apples et de M<sup>me</sup> Louis Dufour-D'Apples<sup>1</sup> et Edouard D'Apples, qui fut, par deux fois, le distingué syndic de Lausanne, conseiller national, etc.

Un fils de Marc D'Apples mourut à l'âge de cinq ans à la suite d'une inoculation variolique pratiquée par Tissot, qui ne s'en consola jamais. Un autre fils encore, Rodolphe, mourut en 1828, à Paris, à la fin de ses études de médecine.

---

<sup>1</sup> M<sup>me</sup> Dufour-D'Apples possède une belle médaille d'or décernée à Tissot par le Conseil de santé de la Ville de Berne.